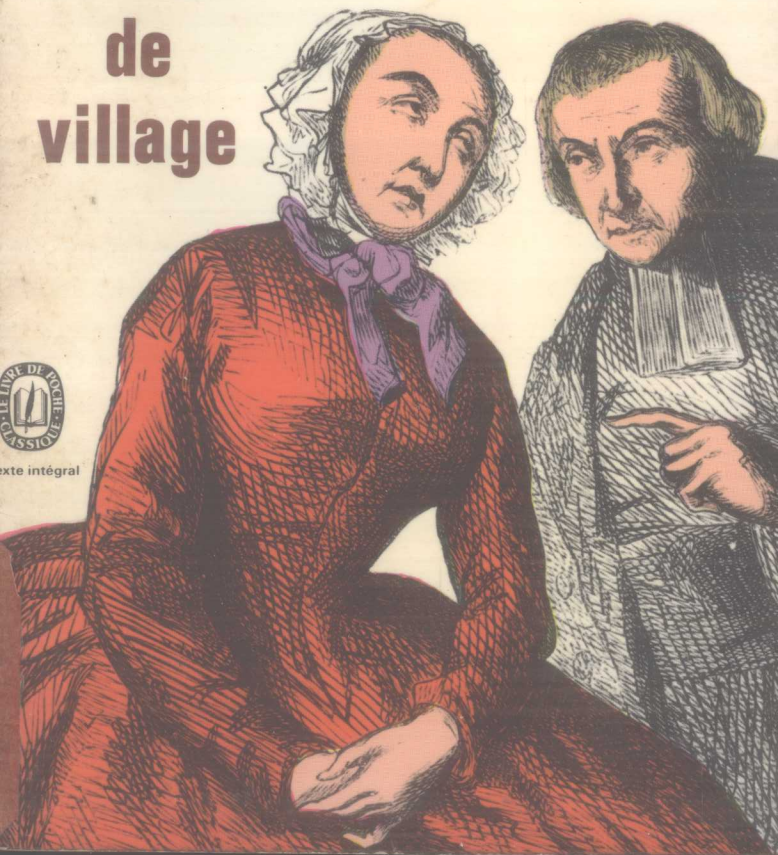


BALZAC

Le curé de village



texte intégral



5-65.45

B H d HONORÉ DE BALZAC 4018

(C)

Le Curé de village

PRÉFACE DE PIERRE BARBÉRIS

LE LIVRE DE POCHE

Le texte de ce volume a été établi d'après l'édition fac-similé
des *Œuvres complètes illustrées* de Balzac
publiée par les Bibliophiles
de l'Originale.

Pierre Barbéris, professeur de littérature française à l'École Normale Supérieure de Saint-Cloud, est l'auteur de *Balzac et le mal du siècle* (2 volumes, Gallimard, 1970), *Le Monde de Balzac* (Arthaud, 1972) et *Mythes balzaciens* (Armand Colin, 1972) qui constituent une étude complète (génétique, thématique, idéologique) de l'œuvre de Balzac, lue comme l'une des œuvres témoins de la littérature romantique-critique. Il a publié également *Balzac, une mythologie réaliste* (Larousse, 1971) qui est un livre d'initiation à la problématique balzacienne.

PRÉFACE

Le Curé de village est l'un des romans dont les motivations et dont les premières esquisses d'écriture doivent être recherchées très haut dans l'histoire de la conscience et de la pratique balzaciennes. L'ouvrage n'a commencé à être publié qu'en 1839, mais il tient à certains des souvenirs, voire à certains des traumatismes qui sont aux origines mêmes de Balzac.

1. En juin 1819, son oncle Louis Balssa fut exécuté à Albi pour assassinat. Personne alors à Paris chez les Balzac ne bougea, et il peut paraître étrange que, dans la correspondance *conservée*, absolument aucune trace ne subsiste de ce drame qui ne put cependant passer inaperçu. Qu'est-ce qui fut alors enterré, censuré ? Serait-ce à cette époque que l'attention des Balzac, père et fils, aurait été attirée ou rappelée sur deux textes qui firent quelque bruit à la fin de l'Ancien Régime ? Lacretelle et Robespierre avaient chacun gagné un prix à l'Académie de Metz en 1785 sur le sujet : *Quelle est l'origine de l'opinion qui étend sur une même famille une partie de la honte attachée aux peines infamantes*

que subit un coupable ? Cette opinion est-elle plus nuisible qu'utile ? et dans le cas où l'on se déciderait pour l'affirmative quels seraient les moyens de parer aux inconvénients qui en résultent ? Le mémoire de Lacretelle est mentionné par M.-J. Chénier, dans son *Tableau historique de l'état et des progrès de la littérature française depuis 1789*, comme l'un des chefs-d'œuvre de l'école juridique française moderne. Quant à celui de Robespierre il en est curieusement question dans... *Ursule Mirouët*. Le docteur Minoret, en effet, qui, en tant que « philosophe » et grand homme des lumières doit certains éléments de son personnage à B.-F. Balzac, n'a-t-il pas été l'un des membres de cette Académie de Metz, et n'a-t-il pas connu intimement Robespierre « à qui jadis il fit avoir une médaille d'or » pour sa dissertation ? Pourquoi ce rappel et cette insistance ? Aussi bien Lacretelle que Robespierre condamnaient avec force le préjugé « gothique » qui, à partir d'une culpabilité individuelle, frappait des innocents et privait la société de bras et d'esprits dont elle avait besoin : idéologie typiquement bourgeoise mais aussi rappel de quelque secret. L'exil de la famille Tascheron aux États-Unis dans *Le Curé de village*, l'ostracisme qui frappe toute une communauté sont autant de thèmes qui paraissent fortement liés aux souvenirs relatifs à l'affaire Balssa, voire à des discussions « philosophiques » chez les Balzac de Paris, frappés, eux aussi, par le crime et par l'exécution du parent demeuré au pays.

2. En 1819 parut chez l'éditeur Colas un roman du polygraphe Mahul, *Le Curé de village, histoire véritable écrite par Christian Simplicius*. Balzac était alors rue Lesdi-

guières dans sa mansarde, où il se colletait avec sa tragédie de *Cromwell* tout en alignant ses *Notes philosophiques* et en projetant bien d'autres ouvrages. Le roman de Mahul, d'inspiration nettement libérale et janséniste — mais alors le menaïsisme n'existait pas encore — contait l'histoire d'une vocation forcée. Surtout, il montrait à l'œuvre dans sa paroisse de campagne un prêtre d'esprit ouvert et courageux, qui entreprenait de lutter contre le paupérisme et ses conséquences les plus voyantes : délinquance et criminalité. Après quelques années de présence et d'action les résultats étaient frappants : la cour d'assises voisine n'avait jamais plus à connaître des exploits commis par les jeunes gens du village. Le roman de Mahul, que Balzac a pu lire, s'inscrivait dans une tradition bien vivante depuis le XVIII^e siècle : celle des curés « philosophes », modernistes, proches du peuple, croyant en leur mission sociale, celle aussi d'un christianisme qui entendait revenir à ses propres sources et qui s'opposait — ou qu'on opposait — fortement aux prêtres mondains compromis dans le « système ». Précisément, le jeune Balzac, libéral, mais aussi fortement tourmenté du besoin de poésie et d'authenticité, devait peu après composer son premier roman sur le sujet.

3. En 1822 en effet, dans *Le Vicaire des Ardennes*, il met en scène deux figures de « curés de village » : l'abbé Gausse, qui relève de la tradition gaillarde et philosophe et Joseph, le prêtre poétique et sentimental, héros d'une terrible et touchante histoire et qui sait, lui, trouver le chemin du cœur de ses paroissiens en leur commentant l'Évangile. Sur les deux ailes, Balzac

débordait la figure conventionnelle du prêtre telle que l'avait figée toute une pratique coupée de la vie en ses exigences et en son développement. Gausse, curé de Béranger, avec sa servante, ses bons mots et son bon sens un peu court, n'avait guère d'avenir humain donc littéraire. C'est la relève menaisienne qui, à la veille de 1830, permettra à Balzac d'aller plus loin et de dire davantage, mais du côté de Joseph, curé poète en attendant d'être curé social.

4. En 1823, dans *Annette et le Criminel* apparaît le thème de la jeune fille bourgeoise amoureuse d'un forban et qui lui demeure fidèle jusque sur l'échafaud. Formellement le thème semble avoir des sources précises : W. Scott et *Le Pirate* d'abord, et sans doute aussi des confidences de Vidocq ou sur Vidocq; mais Horace de Saint-Aubin les modifiait profondément. D'une part en peignant déjà avec beaucoup d'exactitude et de sentiment la « vie privée » d'Annette Gérard, en évoquant sa vie familiale, en peignant sa chambre de jeune fille qui annonce clairement celle de Véronique Sauviat; d'autre part en donnant au criminel Argow une signification critique et non pas seulement folklorique face au monde établi. En 1830, dans *Le Rouge et le Noir*, Stendhal développera un thème semblable, et il est bien difficile de dire quels souvenirs de lecture (Walter Scott ou Saint-Aubin ?) ont alors vérifié en lui les données fournies par les affaires Laffargue et Berthet. Il est troublant en tout cas de constater qu'Annette, à la fin du roman de Saint-Aubin, ensevelit elle-même le corps de son amant guillotiné; que cette cérémonie funèbre ait bien lieu dans « l'île des Peupliers », dont il

sera à nouveau question dans *Le Curé de village* et où sera bâtie la Chartreuse, prouve en tout cas aussi que, le jour où Balzac entreprit d'écrire le roman de Véronique Graslin, il n'avait point tant besoin, comme on l'a dit, de penser à Stendhal que de se souvenir de son propre roman de 1823. Celui-ci était encore plein de mauvaise emphase lyrique et d'effets appuyés, peu romanesques; seize ans plus tard Balzac saura utiliser le silence, le gommage et l'ellipse comme moyens de faire vivre un univers qui n'existe pas que par affirmations et proclamations.

5. En 1830, alors que Balzac établit des contacts avec les milieux catholiques de gauche (Buche, Montalembert), alors qu'il lit et médite Lamennais, en train de virer du théocratisme à la démocratie, l'image du « prêtre catholique » vient le visiter à deux reprises. Ayant à rendre compte des nouveautés pour le saint-simonien *Feuilleton des journaux politiques*, dont il était l'un des fondateurs et l'un des rédacteurs, il choisit de faire un sort à *Alphonse de Mirecourt, ou les préventions contre la religion vaincues*, d'Exbauvillez (7 avril), et au roman de Loyau de Saci, *Le Prêtre* (12 mai), deux œuvres bien-pensantes et plates. Entre-temps, la « Société catholique des bons livres », editrice d'Exbauvillez, était vivement raillée et prise à parti le 14 avril, toujours dans le même *Feuilleton*, à propos de la traduction de *Tremaine, ou les Raffinements d'un homme blasé* : « Si la société catholique n'a pas de meilleurs livres, nous ne sommes étonnés ni de son obscurité ni de son peu d'influence. L'auteur est étranger à la littérature. » Et à propos de Loyau de Saci Balzac écrivait ces lignes

qui classent alors un homme : « L'auteur du *Prêtre* [...] veut relever le sacerdoce chrétien tombé dans l'abaissement, et il semble avoir pris à tâche de fatiguer son lecteur par la forme d'écrit la plus plate et la plus insipide. » Puis les objections se précisaient : « Son prêtre catholique voit bien le mal, et cherche même à le réparer; mais jamais il ne pense à le prévenir, jamais il n'a l'idée de remonter un peu plus haut pour en trouver la cause et tâcher de la détruire; en un mot il fait ce que les médecins appellent la médecine du symptôme; et ce n'est pas ce qu'il faut aujourd'hui à la société : pour la guérir il faut des hygiénistes [...] La charité chrétienne, dira-t-on, est là pour réparer tous les maux. A quoi nous répondrons : la charité chrétienne répare fort peu, et ne prévient pas du tout. Mais attaquez l'oisiveté riche et immense, voilà la vraie cause de ces plaies sociales. » Texte capital : outre qu'y prend nom l'une des figures et l'un des personnages qui vont hanter Balzac pendant des années (*Le Prêtre catholique*) on y voit se dessiner le programme interventionniste et social d'un christianisme rénové qui doit beaucoup, c'est évident, à Lamennais directeur de *L'Avenir*, à qui Balzac rend d'ailleurs hommage à plusieurs reprises à cette époque, notamment dans *Les Lettres sur Paris* (1830-1831). Rapproché de l'anticléricalisme persistant et virulent de certaines nouvelles de 1830 (l'abbé Fontanon, « l'homme noir » dans *Une double famille*, alors intitulée *La Femme vertueuse*), cet épisode menaisien prend tout son sens : très dur envers l'Église de fait, Balzac, dans le sens même du saint-simonisme dont il partage alors bien des idées, souhaite la venue d'un « nouveau christianisme » qui cesse d'être en contra-

diction avec les besoins réels et justifiés du siècle et de la vie.

6. En 1832, dans *Les Célibataires (Le Curé de Tours)* apparaît, sous une double forme, la figure de l'anti-prêtre catholique : Troubert, le prêtre policier, homme de la Congrégation (et qui n'est pas sans rapport avec le Frilair de Stendhal), et Birotteau, le prêtre sincère mais dépourvu de toute foi réelle, de tout rayonnement spirituel, pitoyable créature, qui n'a de la prêtrise que la soutane, les grosses chaussures et un certain nombre d'habitudes. Troubert et Birotteau représentent de manière contradictoire et complémentaire le prêtre *de fait* tel qu'il existe selon les intérêts, les caractères ou les institutions. Birotteau est assez bien l'un des séminaristes de Stendhal revu trente ans plus tard. Troubert incarne, lui, non la religion-métier, mais la religion-puissance. Cette sorte de physiologie de la vie cléricale, en 1832, laisse la place libre toutefois pour l'expression de ce que pourrait et devrait être une véritable religion.

7. Dans les mois qui suivent, Balzac oppose en effet à Troubert comme à Birotteau un autre type de prêtre catholique, *de droit*, celui-là : l'abbé Janvier, dans *Le Médecin de campagne*, noble et belle figure quoique épisodique, disciple de Lamennais, exact correspondant dans l'Église à ce laïc qu'est Benassis dans le siècle. On notera que, si Troubert et Birotteau vivent à Tours, dans une ville réelle, Janvier semble ne pouvoir exister qu'à l'écart, dans un univers préservé et ayant un avenir (voir la préface au *Médecin de campagne*, dans la même collection).

8. En 1834, à la demande de Mme Hanska, Balzac envisage d'écrire un roman intitulé *Le Prêtre catholique*, qui devait lui être dédié. Il continue à en être question à plusieurs reprises et il est même annoncé par deux fois dans *Les Études philosophiques*. Mais dans les années qui suivent, Balzac l'abandonnera pour *Seraphita* et ne le mènera jamais à bien. Il en reste un court fragment manuscrit. Le naufrage du *Prêtre catholique* permet de mieux comprendre pourquoi Balzac n'a jamais terminé *Le Curé de village* tel qu'il entendait d'abord l'écrire : roman du prêtre lui-même, et non seulement de Véronique et de Montégnaç. Ce ne sera pas seulement question de temps mais d'inspiration : le sujet ne le portait pas suffisamment, et les prêtres catholiques, dans *La Comédie humaine*, demeureront des figures d'appoint (confidents, récitants, comparses; voir *Les Employés*, *Les Paysans*) sans jamais figurer au centre. Balzac lui-même avait d'ailleurs bien marqué comme les limites fatales de ce type de personnage lorsqu'il avait ajouté en 1835 le fameux passage sur les trois hommes noirs à la fin de *La Comtesse à deux maris* (*Le Colonel Chabert*) : « Savez-vous, mon cher, reprit Derville après une pause, qu'il existe dans notre société trois hommes, le Prêtre, le Médecin et l'Homme de justice, qui ne peuvent pas estimer le monde ? Ils ont des robes noires, peut-être parce qu'ils portent le deuil de toutes les vertus et de toutes les illusions. » Le prêtre demeurerait un témoin, et plus peut-être que les deux autres, acteurs plus possibles et plus plausibles dans l'entreprise ou dans l'empoignade moderne. Il est, de ce point de vue, significatif que, dans *Le Médecin de campagne*, le premier rôle ait été donné à l'homme

de science, l'abbé Janvier demeurant un auxiliaire et n'accédant jamais à l'autonomie romanesque. On comprend toutefois que Balzac ait rêvé de faire du prêtre un personnage plein, non seulement pour des raisons morales, psychologiques, politiques, mais aussi parce que tout près de lui le personnage, comme figure préoccupante, prenait une vie nouvelle, et ce dans un sens bien précis et bien intéressant. En 1836 avait paru une œuvre de Lamartine attendue depuis longtemps, dont le titre complet était : *Jocelyn, épisode, journal trouvé chez un curé de village*. Dans sa correspondance Lamartine désigne souvent son poème simplement comme *Le Curé de village* et il est probable que dans les conversations le sous-titre, alors, l'ait emporté souvent sur le romantique titre-prénom que l'œuvre n'avait pas encore imposé. Mais ce n'est pas tout; dans l'*Avertissement*, Lamartine écrivait : « C'est un fragment d'épopée intime; c'est le type chrétien à notre époque; *c'est le curé de village*, le prêtre évangélique, une des plus touchantes figures de nos civilisations modernes. » La montée des problèmes sociaux, la nécessité de repenser les divers modes de présence au monde pour l'Église et pour ses prêtres, l'approfondissement des réflexions sur l'Évangile, tout ceci, à quoi Lamennais bien entendu était pour quelque chose, avait trouvé dans le pasteur Oberlin du côté protestant (voir *Le Médecin de campagne*) sa première incarnation, le héros de Lamartine, peu conformiste, difficilement récupérable par le christianisme d'ordre; relançant le personnage et le sujet, avec la dignité mais aussi les faiblesses de la poésie. Il est bien improbable que Balzac n'ait pas quelque peu songé, en même temps qu'il reprenait une vieille idée

et renouait avec de vieilles sympathies, à exploiter un thème, voire un titre, et à reprendre l'un et l'autre à la soi-disant langue des dieux pour les donner au roman.

*

En 1837, « pour janvier 1838 », Balzac prévoit dans son album une série d'*Études sociales*, parmi lesquelles un groupe de quatre romans : *Le Médecin de campagne*, *Qui a terre a guerre*, *Le Curé de village*, *Le Lys* (*Pensées, Sujets, Fragments*). Une autre note indique que *Le Médecin de campagne*, *Qui a terre a guerre*, et *Le Curé de village*, constitueront les *Scènes de la Vie de campagne*. *Qui a terre a guerre* (premier état des *Paysans*) fut rédigé en premier. Balzac y décrivait la propriété de fait faisant face à un peuple destructeur. Montcornet n'y était qu'un propriétaire souhaitant *jouir* de sa terre, non l'améliorer et la justifier; ce faisant il devenait le voleur et l'ennemi public pour toute une humanité qui se considérait comme chassée de ses domaines. Pour de multiples raisons ce roman fut provisoirement abandonné, et les *Scènes de la Vie de campagne* devaient continuer à se développer dans cette direction de la définition d'un droit nouveau déjà tracée par *Le Médecin de campagne*.

C'est fin 1838 qu'il commence à être question du *Curé de village* dans la correspondance de Balzac. Le 17 septembre il confie à Mme Hanska : « J'ai écrit le commencement du *Curé de village*, le pendant religieux du livre philosophique que vous connaissez, *Le Médecin de campagne*. » L'idée sera reprise, presque textuelle-

ment, dans la préface de l'édition Souverain en 1841. Le 18 octobre, il paraît que ce même commencement est sous presse. Courant octobre, Laure apprend que son frère aurait écrit *Le Curé de village* en deux nuits. Il ne s'agit alors que d'une nouvelle (destinée à *La Presse*) de même dimension que *La Torpille* et *La Maison Nucingen* : ces deux nouvelles avaient été refusées par Girardin qui craignait d'effaroucher le public avec l'une et qui dans l'autre reconnaissait trop d'allusions sans doute à ses propres affaires. *Le Curé de village* ne devait pas, sans doute, se heurter aux mêmes difficultés. Quant aux deux nuits de rédaction, elles évoquent une fois de plus un de ces coups de feu de l'inspiration et de l'écriture si fréquents chez Balzac lorsque, lassé par d'autres œuvres qui traînent, il empoigne un nouveau sujet qui mûrit en lui depuis longtemps et d'un coup lui paraît tout neuf. Il est plus que probable toutefois que ce qu'a alors rédigé Balzac n'est que la première partie de la première version qui paraîtra en janvier, soit environ le cinquième de ce que sera l'œuvre définitive. Toute l'histoire de Véronique est encore dans les limbes, et Balzac n'a écrit d'enthousiasme, fin 1838, qu'une espèce de *Scène de la Vie cléricale*, fragment, toujours, d'un *Prêtre catholique* qui se cherche. Le 15 novembre d'ailleurs il affirme à Mme Hanska qu'elle l'adorera « en tant que Père de l'Église » pour ce livre « qui sera du Fénelon tout pur ». On aura noté que, si *Le Curé de village* complète *Le Médecin de campagne*, il souligne aussi, par contraste voulu, le côté laïque et philosophique de l'œuvre de 1832-1833; l'abbé Janvier alors n'était qu'un personnage secondaire et un élément annexe de l'entreprise, l'essentiel de la lumière

tombant sur Benassis, homme du siècle, de la science et de l'histoire. L'intention religieuse est, cette fois, nettement plus affirmée et d'ailleurs fortement centrée sur les problèmes intérieurs de l'Église (lutte entre conservateurs et menaisiens) et sur la figure de l'abbé Bonnet, dont l'histoire et dont la mission constituaient un sujet plein.

*

Le Curé de village, sous sa première forme, était donc une nouvelle destinée à un journal. Mais Balzac songeait déjà à tirer de son œuvre un grand roman. Le 24 décembre, contrat était passé avec Charpentier, par lequel était cédé un *Curé de village* en deux volumes in-8. Nul doute que Balzac savait où il allait.

Le 1^{er} janvier 1839, la publication commença dans *La Presse*. Elle devait s'étaler sur trois périodes :

Du 1^{er} janvier au 7 janvier : *Le Curé de village*; du 30 juin au 13 juillet : *Véronique*; du 30 juillet au 1^{er} août : *Véronique au tombeau*.

La longue interruption séparant la publication de la première et de la seconde partie s'explique par le fait que Balzac était pris par d'autres travaux, en particulier *L'École des ménages* pour le théâtre, les deux premières parties de *Béatrix*, la préface d'*Un Grand Homme de province à Paris* et la mise au point de ce dernier roman qui devait paraître en juin. En mai, une mauvaise chute dans son jardin, les émeutes de Paris, à l'occasion desquelles il commença à rédiger des *Lettres de Jean Faitout* étonnamment révolutionnaires, la rédaction

d'*Une Princesse parisienne* (*Les Secrets de la princesse de Cadignan*), tout ceci devait retarder l'achèvement du *Curé de village*.

Mais surtout ce délai explique sans doute que l'inspiration première ait commencé de bifurquer : Balzac, en effet, semble, dans les seconde et troisième parties, s'intéresser beaucoup plus au personnage de Véronique, héroïne de la vie de province et de la vie privée, qu'à son prêtre menaisien. Il y avait là sans doute retour à des sujets balzaciens connus et éprouvés. Il est vraisemblable par ailleurs que c'est pendant l'été 1839 que Balzac se met à écrire *La Femme de province*, qu'il vendit à Curmer pour *Les Français peints par eux-mêmes*, le 23 novembre. On imagine aisément le processus d'influence réciproque qui dut jouer alors, Véronique Graslin nourrissant le type et l'idée du type conférant à la pénitente de l'abbé Bonnet une présence, une force et une prééminence qu'elle ne devait pas, sans doute, avoir à l'origine. En même temps naissait dans l'esprit du créateur le thème de l'ingénieur. C'est en avril 1839 qu'est relancée l'affaire du canal dans laquelle le beau-frère Surville, polytechnicien comme Gérard, joue un rôle si important. Il est sûr que Gérard, lorsqu'il apparaît pour la première fois aux premières lignes du feuilleton de *La Presse* le 30 juillet 1839, correspond déjà à quelque idée précise que Balzac garde en réserve, n'ayant ni le temps ni la place pour la développer.

Cette première version, qui a été rééditée en 1961 par Ki Wist avec plusieurs fac-similés des feuilletons de *La Presse*, est très différente de celle qu'on lit aujourd'hui. Elle est d'abord beaucoup plus courte (un peu moins des deux tiers) et surtout, l'ordre de la nar-

ration est profondément différent. On commence par l'évocation de l'évêché de Limoges au moment où la ville est agitée par l'imminence de l'exécution d'un assassin : il est alors question de l'abbé Bonnet et de sa réputation d'homme juste et proche du peuple. Puis est racontée l'histoire du crime de l'ouvrier Tascheron. L'abbé Gabriel de Rastignac se rend alors à Montégnac et l'on nous présente l'abbé Bonnet. Le titre de la première partie, *Le Curé de village*, est ainsi pleinement justifié. La seconde partie, *Véronique*, raconte la vie de la fille Sauviat et son mariage avec M. Graslin; l'épisode se termine par l'achat de Montégnac et l'installation au village. Surtout, aux dernières lignes, figure l'aveu de Véronique à l'abbé Dutheil : « Eh bien ! oui... » La troisième partie, *Véronique au tombeau*, montre Véronique à Montégnac en compagnie du curé Bonnet et d'un certain Gérard, qui fait ainsi sa première apparition, mais que rien n'avait annoncé jusqu'alors et qui ne joue aucun rôle dans l'action. Il n'est question, dans cette troisième partie, que du repentir de Véronique et des pénitences qu'elle s'impose. Sa mort édifiante et sa confession publique établissent in extremis et comme on peut, l'unité des trois parties du récit. La scène de la vie privée l'a ainsi finalement emporté sur le sujet proprement clérical et religieux, l'intérêt passant totalement du personnage de l'abbé Bonnet à celui de Véronique. On doit évidemment remarquer que *Le Curé de village* n'est alors que le titre d'une première partie; et que Véronique l'emporte largement dans les titres (comme dans le contenu) des deux parties qui font suite. Mais on ne peut s'empêcher d'être frappé par l'importance de la rupture qui s'est produite.